Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 102 (1957)
Heft: 4

Artikel: Réflexions sur la guerre de demain
Autor: Schmidt, Jean-C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342809

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

végétation, il est vrai très rare, n'a jamais été utilisée pour le camouflage élémentaire. Cependant les Israéliens eux-mêmes ont signalé la grande difficulté de masquer le moindre de leurs mouvements sur les pistes ou routes du désert et surtout dans le sable ; le camouflage des positions y devient même sans objet.

De plus, les aviateurs alliés ont pu se rendre compte que tous les dispositifs de détection-radar des anciennes bases anglaises n'ont pour ainsi dire pas fonctionné, ceci en raison de l'incompétence notoire du personnel égyptien, qui pourtant en grande partie avait été formé. De même la DCA, lorsqu'elle a agi, fut très imprécise. On en peut donc conclure qu'il faudrait, pour avoir des forces égyptiennes valables, non seulement des années d'une instruction très poussée mais, pendant une longue période encore, un commandement européen, ainsi que de nombreux techniciens qualifiés, beaucoup plus que le millier de Soviétiques qui se trouvaient en Egypte.

(A suivre) J. PERRET-GENTIL

Réflexions sur la guerre de demain[1]

I. INTRODUCTION

Dans un article sur « les aspects particuliers de la guerre possible »[2], le général de la Chapelle pose ainsi la question : « C'est un lieu commun de dire que la science et l'art de la guerre reposent sur des notions fondamentales qui sont universelles et immuables. Ce lieu commun correspond incontestablement à une vérité, si bien que les constantes dont il

[1] Ce texte est repris d'une conférence donnée par le major Schmidt, le 1er décembre 1956 à la Société romande des Armes spéciales, à Lausanne.
[2] Revue de défense nationale, février 1956.

s'agit représentent, dans le monde mouvant qui est celui des choses de la guerre, les seuls points fixes que nous y puissions trouver, les assises mêmes de la connaissance militaire sur lesquelles tout repose et auxquelles il faut sans cesse se référer pour construire valablement l'avenir. Aussi peut-on affirmer que la guerre future sera dominée par les lois, par les principes et par les règles qui ont présidé aux conflits précédents. »

Il ne peut être que salutaire, à une époque où tant de fondements sont ébranlés, de reprendre conscience des valeurs permanentes et de les projeter dans l'avenir comme autant de lumières qui éclaireront notre route. Il n'est donc pas dans mes intentions de brosser un tableau de l'aspect éventuellement eschatologique que pourrait prendre un troisième conflit mondial ; mon but n'est pas de décrire le climat possible d'une nouvelle guerre, mais d'esquisser des méthodes probables de combat. Ces méthodes résultent d'une analyse de l'histoire de la guerre, analyse faite dans une perspective d'avenir ; c'est pourquoi il est parlé de réflexions sur la guerre de demain bien que ces réflexions portent, à vrai dire, sur la guerre d'hier. On fait volontiers aux états-majors le reproche de préparer la guerre passée ; ce reproche est sans doute mérité si leurs études consistent à mettre en recettes le déroulement d'actions qui ont été victorieuses, ou en formules l'organisation des forces qui a permis la victoire ; mais le reproche n'est pas fondé dans la mesure où l'étude s'applique d'une part à relever ce qu'il y a de permanent, à circonscrire le rôle des vérités immuables, et d'autre part à dégager les tendances, la direction que prennent les changements, l'évolution. Comment pourrait-on se préparer autrement qu'en réfléchissant sur le passé pour tâcher d'en tirer les leçons? Pour citer le général Peucker à la suite du maréchal Foch : « Plus l'expérience de la guerre fait défaut à une armée, plus il importe d'avoir recours à l'histoire de la guerre, comme instruction et comme base de cette instruction ».

J'enfonce sans doute des portes ouvertes ! Et pourtant : que d'incompréhensions dans ce domaine ! On a vite fait de dire : l'arme de la décision, dans la guerre de demain, c'est le

char, ou c'est l'avion, ou c'est la bombe atomique, etc., cela au gré de la dernière impression du dernier récit qu'on a lu ou entendu. Pour dégager les tendances comme pour découvrir des constantes, il faut l'examen approfondi d'un grand nombre de cas particuliers variés et l'objectivité scientifique du chercheur. La passion ne peut qu'obscurcir le jugement ; la recherche subjective, c'est-à-dire orientée par avance vers la démonstration de prémisses posées à priori ne peut que fausser le jugement. C'est dire que pour être valables, les réflexions demandent du temps et du recul. Je ne conçois, pour ma part, guère qu'on puisse en moins d'une génération mettre sur pied une doctrine et, à plus forte raison, agir conformément à cette doctrine. Les progrès techniques, pour extraordinaires qu'ils soient et pour rapides qu'ils paraissent ne suffisent pas à transformer de fond en comble l'image qu'offrait un champ de bataille au moment de la guerre finissante et l'image que ce même champ de bataille pourra offrir à l'ouverture de nouvelles hostilités. Il existe, d'une guerre à l'autre, une certaine continuité et si on ne part pas exactement du point où on s'est arrêté, parce que tout est mouvement, la parenté subsiste cependant d'une phase à l'autre et met en relief ce fait qu'il n'y a jamais de révolution, mais seulement une évolution. Pour constater des sauts, il faudrait abolir le temps, passer, par exemple, brusquement de la période de nos guerres d'indépendance à la période actuelle. Tout cela est, en un sens, assez réconfortant parce que cela montre qu'il n'y a pas de surprise absolue pour qui vit avec son temps. La seule surprise que nous pourrions subir est celle du baptême du feu ; tout le reste est affaire d'étude, d'instruction, de préparation matérielle possible. L'important est de ne pas rester figé dans l'immobilisme des formes, dans la rigidité du schéma ; en un mot, de savoir s'adapter.

C'était à la bataille de Rossbach (1757), sauf erreur, que Frédéric II demanda à son aide de camp : « Quels sont donc ces murs de brique que l'artillerie ne peut entamer? » — « Sire, ce sont les Suisses ! ». Certes, une magnifique leçon de courage

et de discipline que donnait une fois de plus le fantassin suisse en reformant sans cesse les carrés rouges que l'artillerie prussienne décimait impitoyablement en tir à vue. Mais nous administrions en même temps la preuve de notre manque de souplesse, de notre inadaptation en face d'une arme nouvelle dont le rôle, déjà évident, allait, moins de deux siècles plus tard, pouvoir se résumer dans cet aphorisme du maréchal Pétain : « l'artillerie conquiert le terrain, l'infanterie l'occupe ».

J'ai parlé d'évolution : évolution dans l'armement, évolution dans les méthodes de combat. Pour être paré, il faut certes suivre cette évolution, il faut évoluer avec son temps ; cela ne suffit cependant pas : la guerre, autant pour ne pas tourner au désastre dès les premières opérations que pour être menée à sa conclusion victorieuse, doit être conduite selon certains principes immuables. La guerre de demain n'y échappera pas.

II. Les constantes de la guerre

a) Constantes morales

La guerre a, de tout temps, été, pour ceux qui la vivaient, pour ceux qui, d'une manière ou d'autre, sont pris dans son tourbillon « un drame effrayant et passionné »[1]. Celle de demain ne pourrait que confirmer, en l'accusant encore, ce caractère incontestable. Il faut le savoir, il faut s'imprégner de cette vérité et de ce qu'elle signifie dans toute sa crue nudité sous peine de perdre pied avant d'avoir rien entrepris d'efficace. Il y a une préparation morale à la guerre comme il y a une préparation intellectuelle et une préparation matérielle. Aucun de ces domaines ne peut être négligé ; une faille dans l'un risque de rendre inopérants les sacrifices de temps et d'argent consentis dans les autres. La guerre est une épreuve que seuls sont capables de supporter les caractères bien trempés et les nations fortes.

[1] Selon l'expression du général Jomini.

Si nous voulons échapper à l'accusation d'être de ceux qui font quelque chose simplement parce qu'il faut bien que quelque chose se fasse, force nous est alors de reconnaître que la guerre est le but et la raison d'être de notre préparation militaire. Ce que nous consacrons au service de la cause militaire ne peut être comparé à des primes d'assurance ; dans le domaine militaire, nous nous engageons et nos contributions ont, par conséquent, une valeur active ; par contre, en contractant une assurance, nous cherchons avant tout, certes inconsciemment, à nous dégager, à nous décharger des conséquences d'un événement possible. Nos contributions en reçoivent une valeur passive. L'idée de la défense du pays par les armes ne peut d'ailleurs prendre son véritable sens et son poids que si effectivement nous nous préparons à la guerre, que si notre organisation et notre armement sont propres à la guerre, que si nos cerveaux conçoivent en vue de la guerre, que si nos cœurs sont pleinement disposés à en accepter toutes les conséquences.

Je me rends parfaitement compte de ce que peut avoir de dur, et, au premier abord, d'inhumain, une pareille déclaration ; aussi n'est-il pas inutile de préciser ma pensée. Je ne prétends pas qu'il faille créer une psychose de guerre : le fléau viendrait à nous, inéluctablement, comme attiré par un aimant maléfique. J'affirme uniquement que si ce que nous entreprenons dans le domaine de la préparation à la guerre n'est pas directement dirigé sur l'effroyable drame qu'elle représente, nous nous leurrons et tous nos sacrifices et peines sont non seulement vains, mais dangereux parce qu'ils donnent le sentiment d'une fausse sécurité.

b) Constantes de la théorie

Il convient de relever que la conduite de la guerre a toujours été l'art d'appliquer de façon variable, c'est-à-dire adaptée aux circonstances et aux moyens, des vérités immuables. Ces vérités s'expriment sous forme de principes dont l'inobservation ou la mauvaise application ne peuvent que conduire au

désastre malgré la supériorité de l'armement ou des effectifs et quels que soient les dévouements sur lesquels on peut compter. Bien que théoriquement connus, les principes sont trop souvent oubliés ou abandonnés dès qu'on passe à l'action. Dès lors, il n'y a plus de fil conducteur, plus de fanal pour éclairer la route à suivre ; c'est le tâtonnement dans les ténèbres avec tous les risques de surprise désagréables qui s'ensuivent.

Ces principes, nous les avons tous appris au courant de nos divers services. Economie des forces, liberté d'action, libre disposition des forces, sûreté, etc., nous sont des notions familières qu'il peut me suffire de mentionner au passage. Acceptez cependant de relire la définition que le maréchal Foch donne du premier d'entre eux : « Le principe de l'économie des forces, ce n'est pas tant l'art de ne pas dépenser ses forces, de ne pas disperser ses efforts, que celui de savoir dépenser... C'est l'art de déverser *toutes* ses ressources à un certain moment sur *un* point ; d'y appliquer toutes ses troupes, et, pour que la chose soit possible, de les faire toujours communiquer entre elles, au lieu de les compartimenter et de les affecter à une destination fixe et invariable... C'est l'art de peser *successivement* sur les résistances que l'on rencontre, du poids de *toutes* ses forces, et pour cela de montrer ces forces en *système* »[1]. Et il ajoute : « Un principe absolu, qui doit par suite nous inspirer dans toutes nos combinaisons et dispositions, est que, pour avoir raison des masses de l'adversaire, il faut assurer le jeu des nôtres. Telle devra être la pensée directrice de tout chef, comme de tout exécutant »[2]. En reprenant ces textes, écrits avant la première guerre, nous devons convenir que la menace de l'emploi de l'arme nucléaire, en nous incitant à rechercher la mobilité, nous ramène purement et simplement au principe de l'économie des forces. Ce qu'on est tenté d'appeler une nouvelle tactique est en fait une remise en pratique de vieilles leçons. C'est à cela d'ailleurs

[1] Foch. *Des principes de la guerre.* Chapitre III.
[2] ibidem.

qu'il est possible de reconnaître que l'arme, quelle qu'elle soit, ne peut et ne doit pas dicter la tactique. Certes, il y a sans doute une « tactique » de l'arme, mais il faut d'abord une *pensée* dont l'instrument ne fera que permettre la réalisation. A défaut de cette pensée, initiatrice et directrice, il est aisé de voir que très rapidement c'est l'instrument qui dominera ; l'homme au service de la machine, le robot asservissant son prétendu maître : voilà où l'on en arrive ! Et il s'agit d'une arme exceptionnellement puissante, bombes A et H ou que sais-je ? On est pris de panique devant le déchaînement de forces qu'on a déclenché. Transcrit sur le champ de bataille, cela revient à livrer une lutte d'armes contre armes dont les hommes sont les servants plus ou moins heureux. A la guerre on ne se meut pas pour démontrer le mouvement ; tout mouvement doit avoir une fin : battre l'ennemi. La manœuvre ne vaut que si elle a pour but la bataille. Aussi le problème essentiel n'est-il pas celui de l'instrument avec lequel on veut se battre, mais celui de savoir *comment* on veut se battre. De ce comment découlera logiquement tout le reste : organisation, armement, instruction.

Pour faire l'apologie de la défensive, on se réfère volontiers à Clausewitz en citant la phrase célèbre « la défensive est la forme la plus forte de la conduite de la guerre ». Mais Clausewitz précise sa pensée et son affirmation, et c'est ce qu'on oublie généralement : « Si la défensive est la forme la plus forte de la conduite de la guerre, mais a un objectif négatif (conserver), il est évident que nous ne devons y recourir que si notre faiblesse nous y oblige, et qu'il faut l'abandonner dès qu'on se sent assez fort pour viser un objectif positif. Mais comme notre force relative s'accroît d'habitude si l'on remporte une victoire grâce à la défensive, c'est par conséquent un développement naturel en guerre de commencer par la défensive et de finir par l'offensive... Un passage rapide et vigoureux à l'attaque... est le moment le plus brillant de la défensive. Celui qui ne l'a pas en vue dès le début, qui ne l'inclut pas dès le début dans son concept de défense, ne

comprendra jamais la supériorité de la défensive »[1]. Il est intéressant et caractéristique de retrouver un écho de cette théorie jusque dans la doctrine militaire de Mao Tsé-toung. Reconnaissant que lorsqu'il est impossible de briser dans l'immédiat un adversaire supérieur en nombre et en moyens il faut savoir recourir à la défensive active, le chef de la Chine communiste écrit : « Le repli stratégique est entièrement orienté vers le passage à la contre-offensive ; le repli stratégique, ce n'est que la première étape de la défense stratégique. Le problème décisif de toute la stratégie, c'est de savoir si la victoire pourra être remportée au cours de l'étape suivante, celle de la contre-offensive...

» Pour engager le combat, il suffit d'être pleinement convaincu que la situation de l'adversaire, le caractère du terrain, la population nous sont favorables et défavorables à l'adversaire. Dans le cas contraire, il est préférable de reculer, d'agir avec circonspection et d'attendre l'occasion : elle se présentera à coup sûr ». Et de conclure, en une formule lapidaire : « Si on peut gagner, on se bat ; sinon, on s'en va[2]. Il faut bien comprendre la formule ; elle signifie au fond ceci : là où l'ennemi est faible, le battre ; là où il est fort, ne pas insister. Ce que Foch, résumant la bataille des Marais de St-Gond, exprimait comme suit : « Enfoncé à droite, enfoncé à gauche, je fonce au centre ».

c) Le rôle des facteurs variables

A la guerre comme partout, il y a généralement loin de la théorie à la pratique. En effet, bien des contingences se font sentir : le terrain doit être parcouru, avec, souvent, la somme de fatigue que cela représente ; les circonstances atmosphériques, le manque de sommeil ou simplement de repos sont susceptibles de modifier les calculs et les prévisions dans une mesure telle qu'elle peut exiger de nouvelles dispositions et de nouveaux ordres. Une arme sur l'intervention

[1] Carl von Clausewitz. *De la guerre.* Livre VI, chapitres I et V.
[2] Mao Tsé-toung. *Œuvres choisies.* Vol. I.

de laquelle on comptait n'est pas là ou ne sera prête à entrer en action que dans des délais prolongés ; les ravitaillements en vivres et en munitions, l'évacuation des blessés, le déblaiement du champ de bataille sont autant de servitudes qui peuvent changer la face des choses. Une troupe qu'on croyait en marche s'est arrêtée ou a pris une direction inattendue ; elle ne sera pas à l'heure à l'endroit où on la voulait, où on l'attendait, où on avait besoin d'elle. Les liaisons sont coupées précisément au moment où il eût été indispensable qu'elles fonctionnent, etc. Les facteurs de variabilité sont indéfinis en nombre ; c'est surtout dans le domaine de la tactique qu'ils prennent toute leur importance, parce que leurs effets y sont immédiats et qu'il n'est pas facile d'y remédier. En revanche, sur le plan stratégique, leur rôle peut diminuer jusqu'à devenir négligeable — à moins qu'on n'ait affaire à une armée en passe d'être battue. Les récits de combattants des dernières guerres (2e conflit mondial, Corée, Indochine) par leur tendance à nous révéler l'ambiance du combat, mettent bien en relief le rôle de ces facteurs et constituent ainsi une mine d'enseignements dont la théorie ne peut que tirer profit.

Mais il y a évidemment plus. Grâce à ces récits et en confrontation avec les dispositions prises par les commandements intéressés des deux partis, il est possible de déceler l'évolution de la tactique et d'établir, en conséquence, tout à la fois les méthodes de combat à enseigner et l'organisation d'une armée moderne.

III. Les enseignements de la dernière guerre sur le champ de bataille

On a beaucoup parlé et écrit dans ce domaine ; les opinions personnelles les plus diverses se sont donné libre cours et ont fortement contribué à une appréciation plus subjective qu'objective des leçons à tirer d'un passé récent en vue des réformes désirables pour l'avenir. L'apparition, à l'horizon des moyens, de l'arme nucléaire, arme qui n'a pas encore été engagée sur les champs de bataille, ne fait que compliquer

le problème. Le char, l'avion, la mitrailleuse étaient déjà entrés dans la danse macabre durant les campagnes de 1914-1918 ; on disposait dès lors d'un rudiment d'expérience quant à leurs possibilités et emploi pour des campagnes ultérieures, et les années 1939-1945 n'ont fait que confirmer sinon leur suprématie, du moins le rôle primordial qu'ils étaient capables de tenir. L'arme nucléaire, au contraire, est pour les armées la grande inconnue ; certes, on connaît sa puissance, ses effets, comment s'en protéger, mais on ignore tout des limites de son emploi tactique et du comportement des troupes qui auront à la subir. Du point de vue strictement militaire, elle n'a, pour le moment, que la valeur d'expérience de laboratoire. Aussi, comprend-on Montgomery lorsqu'il déclare que personne ne peut prouver qu'en utilisant les armes atomiques on puisse réduire les effectifs.

Au surplus : rien ne prouve non plus qu'un emploi, même massif, des armes nucléaires pourra paralyser de façon décisive l'adversaire ; provoquer d'immenses dégâts, certes, mais ceci est une autre affaire ; une arme peut être importante, voire localement décisive ; elle peut contribuer grandement à trancher le sort d'une bataille : elle ne suffit pas pour trancher le sort d'une guerre — parce que la guerre est le choc passionné de volontés humaines et ne peut donc se régler par la seule mise en œuvre de moyens matériels, si puissants soient-ils ; au contraire, plus le choc est passionné et plus les volontés sont inflexibles, plus aussi la guerre a chance de durer quels que soient la violence et le succès des coups assenés initialement. Cet aspect de durée risque d'être encore accru dans un conflit futur, d'une part à cause des idéologies en présence, d'autre part du fait que des masses d'hommes inconnues jusqu'à ce jour seront face à face, enfin parce que la guerre pourra être portée indifféremment sur tous les continents. Qu'il y ait, au début, un choc brutal, décisif pour les mois qui suivront, est probable ; mais ensuite viendra nécessairement la préparation puis l'exécution du choc en retour. La prochaine guerre mondiale pourrait bien durer des années et des années...

Mais n'anticipons pas et bornons-nous à constater que dans l'organisation des troupes des armées étrangères il existe toujours encore, sous une forme renouvelée certes, des divisions d'infanterie [1], des divisions blindées, des divisions aéroportées ; que les divisions d'infanterie sont l'unité de base des forces terrestres, disposent de tous les moyens leur permettant de mener seules et jusqu'au bout une opération terrestre d'une portée et d'une durée certaines, qu'elles sont considérées comme instrument de la rupture tandis que les divisions blindées sont encore considérées comme celui de l'exploitation ; que les divisions aéroportées sont organisées, équipées et entraînées comme des divisions d'infanterie et peuvent, par conséquent, en assumer toutes les missions — bien que leur engagement primaire soit l'assaut aéroporté.

Qu'on le veuille ou non, l'importance des troupes terrestres reste indéniable ; s'il en était autrement, leur persistance dans les ordres de bataille serait une anachronique erreur et la guerre n'atteindrait de toute façon qu'un but négatif : la destruction de centres urbains, industriels, etc. Ce ne sera jamais son but, bien que cela puisse en être souvent le résultat. Le succès se marque par des conquêtes terrestres, l'échec par des pertes de territoires, et, finalement, pour stabiliser les gains on se trouvera dans l'obligation de toujours : le recours à l'infanterie.

Le major Middeldorf, du ministère de la défense de Bonn, chargé spécialement de tirer de la dernière guerre les enseignements qui doivent orienter les méthodes d'instruction et l'organisation de la nouvelle armée de terre allemande, aboutit pour les différentes armes aux conclusions suivantes [2] :

1° *L'infanterie* doit être dotée d'un armement à la fois léger et fournissant un feu nourri (fusil d'assaut) lui permettant de se battre à la manière du chasseur en contact étroit avec l'ennemi. Elle doit être motorisée,

[1] Ces divisions n'ont de commun avec nos divisions d'infanterie que le nom ; elles sont généralement motorisées et disposent notamment en propre d'au moins un bataillon de chars

[2] Middeldorf. *Taktik im Russlandfeldzug.*

et si possible motorisée tous-terrains, de façon à pouvoir être jetée dans le combat fraîche et reposée. Aucune attaque d'infanterie ne doit être entreprise sans un fort soutien de chars ou de canons d'assaut. Le ravitaillement en munitions doit être assuré jusque dans les premières lignes par des véhicules légèrement blindés et tous-terrains ; ces véhicules emportent au retour les blessés [1]. Dans la défensive statique, l'infanterie complète le barrage de feu de l'artillerie et des armes lourdes en constituant des nids de résistance et des points d'appui fermés ; elle intervient immédiatement, soutenue par des chars et des canons d'assaut réservés à cette fin, contre l'ennemi qui a franchi le barrage de feu. Si l'ennemi attaque avec des chars, c'est l'infanterie ennemie qu'il faut d'abord combattre pour l'obliger à mettre pied à terre ; puis l'on se retourne contre le char.

2° Pour l'organisation et l'engagement des *blindés*, on se souviendra que le combat moderne est caractérisé par un continuel aller et retour d'actions locales, par un passage constant de l'attaque à la défense, du combat au mouvement pur. Les troupes blindées sont le principal élément du mouvement et de l'attaque, par conséquent, de la décision. Quand on parle de troupes blindées, il convient d'entendre non seulement des chars, mais également de l'infanterie, de l'artillerie, des sapeurs, de la DCA, le tout disposant de véhicules blindés et chenillés. Les véhicules de l'infanterie blindée doivent être en outre aménagés de manière à lui permettre le combat depuis le véhicule même ; par là, l'infanterie blindée se distingue de l'infanterie simplement motorisée, tels nos dragons portés. Indépendantes des routes, les troupes blindées sont mieux que toute autre arme

[1] Cette manière de faire a le mérite d'être rationnelle et pratique. Il faut, toutefois, savoir que ces transports de blessés ne pourraient pas prétendre à la protection de la Croix-Rouge. D'après les conventions internationales actuelles, seuls les véhicules exclusivement affectés au transport des blessés peuvent être marqués du signe de la Croix-Rouge.

apte à la marche en surface et à la rapide concentration pour l'attaque. L'action combinée des divers éléments des troupes blindées (notamment : chars, infanterie, artillerie) est délicate et exige une instruction et un entraînement effectués en commun. Tandis que durant la dernière guerre l'engagement massif des chars n'était possible qu'en quelques points d'effort principal, le nombre croissant de divisions blindées au détriment des divisions d'infanterie dans les ordres de bataille montre qu'à l'avenir il faudra compter avec le blindé comme tel simultanément en plusieurs points du front de combat. D'où, en particulier, l'importance accrue de la défense antichar — qui ne peut plus se contenter d'une organisation frontale, mais doit être étendue à toute la profondeur d'un dispositif (que celui-ci soit offensif ou défensif), qui n'est plus le propre de spécialistes antichars, mais réclame le concours de tous. Le char est un géant qui a besoin d'un certain espace vital pour se battre ; serré de près, il devient gauche et maladroit, et, par conséquent, vulnérable malgré sa carapace : les tragiques événements de Budapest en ont fourni une nouvelle démonstration.

3° Si de l'infanterie et des blindés nous passons à *l'artillerie*, nous comprenons tout de suite que le rôle de cette arme va grandir principalement au profit du blindé, ou à son détriment — selon qu'on parle d'attaque ou de défense. Par son feu, l'artillerie soutient le mouvement et l'élan de l'attaque blindée, comme autrefois elle le faisait pour l'infanterie ; elle est la seule arme terrestre qui puisse surveiller l'ensemble du champ de bataille et intervenir dans de courts délais, tous feux concentrés, pour écraser la résistance adverse. D'où, pour l'artillerie, les exigences suivantes :

— souplesse dans la portée et la dérive pour une adaptation rapide à toutes les situations tactiques ;

— surprise par concentration des feux dans le temps et l'espace ;

— volonté de tous, à tous lès échelons, et jusqu'au canonnier et jusqu'au pourvoyeur, de faire sentir vite et par tous les moyens leur supériorité de feu sur l'adversaire.

L'augmentation de puissance des différentes armes, l'accroissement des cadences de tir, le moteur réduisant les distances — tout souligne que le progrès technique vient au secours de la théorie et facilite l'effort principal. L'avion à son tour, libre dans l'espace, est l'arme par excellence de la concentration ; mais que dire de l'arme atomique?

IV. Le role de l'arme nucléaire

J'y ai déjà fait allusion, à maintes reprises [1]. J'ai prétendu notamment que l'apparition de la munition nucléaire sur le champ de bataille n'était pas un fait transcendant, mais une manifestation de l'évolution des moyens de combat, — parce que les situations neuves du tout au tout dans l'histoire de l'humanité n'existent que pour ceux qui ignorent l'histoire. Nous savons aujourd'hui que le bombardement atomique peut n'être ni plus meurtrier ni plus destructeur que le bombardement classique sur grande échelle ; nous savons qu'il est possible de se trouver à l'abri des effets nucléaires ; nous savons qu'un certain nombre de conditions doivent être remplies pour que le bombardement nucléaire soit rentable.

A mon sens, ce qui caractérise le mieux la différence des deux genres d'attaque, la classique et la nucléaire, c'est ceci : *attaque classique :* bombardement d'une certaine durée donnant à ceux qui ne sont pas touchés du premier coup, la chance de gagner encore un abri, mais paralysie de tout secours et de toute activité de combat pendant la même durée : il faut

[1] cf. également : « Revue militaire suisse », N° de mai et décembre 1955.

attendre que le déluge de fer et de feu ait cessé — ce qui, si l'on a devant soi un ennemi qui n'hésite pas non seulement à coller au plus près à son feu, mais encore à avancer dans son propre feu (tactique russe, par exemple) peut mettre le défenseur dans une situation grave ; *attaque nucléaire :* effets instantanés ; on est à l'abri ou on ne l'est pas ; mais possibilité d'organiser les sauvetages ou de reprendre l'activité de combat dès l'instant qui suit. Ici, celui qui colle à son feu court encore de plus grands risques d'anéantissement que le défenseur. Une marge de quelques centaines de mètres est inéluctable entre le feu atomique et son exploitation — marge que peut à vrai dire reprendre à son compte le bombardement classique d'accompagnement.

Notons en passant que toutes les données relativement aux effets des armes nucléaires découlent d'explosions en site plat : Hiroshima, Nagasaki, les solitudes du Pacifique, le désert de Los Alamos, les étendues de l'Asie centrale. Qu'en est-il exactement en site accidenté ? — On peut faire des hypothèses : même scientifiquement fondées, elles ne vaudront jamais des certitudes. De plus, n'ayant pas l'expérience des effets qui seraient réellement produits par l'intervention de ces engins sur le champ de bataille, ni par conséquent des possibilités exactes qu'ils y ouvriraient et des servitudes qu'ils comporteraient, nous en sommes à tâtonner dans la brume de conclusions théoriques. Une seule chose me paraîtrait étrange, c'est qu'on ne les emploie pas. En effet, non seulement c'est par milliers que l'Orient et l'Occident stockent leurs bombes nucléaires, mais chaque camp dispose aussi d'une véritable gamme de projectiles permettant un emploi varié parfaitement adapté aux missions et aux objectifs possibles. Enfin, n'oublions pas que des formations d'artillerie atomique existent.

Tout cela montre que le projectile atomique est entré dans l'inventaire des moyens des armées. Qu'on le veuille ou non, c'est un fait avec lequel il nous faut froidement compter. Le NATO dit avoir basé ses plans défensifs d'opération sur

l'emploi des armes nucléaires, bombes A et H. Eisenhower a lui-même déclaré ne pas voir pourquoi on ne ferait pas usage de bombes atomiques tactiques contre des objectifs purement militaires. Et, ce qui est particulièrement caractéristique, le Comité international de la Croix-Rouge admet qu'une interdiction pure et simple des armes nucléaires n'est pas possible [1]. Tout cela nous montre combien l'arme nucléaire est entrée dans les mœurs, et combien, par conséquent, est impérieux pour nous le devoir de tout mettre en œuvre pour survivre et résister. N'oublions pas qu'avec les armes nucléaires précisément, le premier choc risque d'être, psychologiquement, et, par un enchaînement de cause à effet, matériellement aussi déterminant pour l'avenir du pays.

Nous sommes entrés dans l'ère atomique, c'est un fait que nous ne pouvons nier et qui témoigne de la grandeur de l'esprit inventif de l'être humain ; comme pour toutes nos découvertes, l'humanité a le choix de l'usage : si l'usage est bon, nous pourrons voir fleurir une civilisation atomique ; si l'usage est mauvais, nous courrons le risque de la barbarie atomique. L'engin atomique est devenu un engin de guerre, et cela est un autre fait ; il peut être utilisé à plus ou moins grande échelle : contre les armées aux prises, contre des objectifs militaires de l'arrière (dépôts, fabriques, nœuds de communication). Il ne semble pas qu'on puisse renoncer à son emploi strictement militaire, car l'arme nouvelle constitue l'outil, tant défensif qu'offensif, des armées de masses de l'époque moderne finissante. Le choc des masses appelle fatalement une arme de destruction massive. Enfin, troisième fait, malgré sa puissance l'arme nucléaire n'exclut pas les protections possibles : les effets thermiques et mécaniques ont des rayons étendus, mais il suffit de relativement peu de chose pour s'y soustraire ; l'effet de rayonnement a un grand pouvoir de pénétration, mais son rayon d'action, comparé à celui des effets thermiques et mécaniques, est relativement restreint. Ce pouvoir de péné-

[1] Cf. brochure CICR, septembre 1956. Projet de règles limitant les risques courus par la population civile en temps de guerre.

tration, pour grand qu'il soit, n'est au surplus pas illimité : on connaît les épaisseurs de matériaux qui l'arrêtent, et ces épaisseurs sont réalisables. Ce sont ces diverses considérations qui ont permis au commandement de notre armée de donner des instructions sur le comportement du combattant en cas d'attaque atomique et d'émettre des directives provisoires pour la conduite du combat dans une guerre atomique, en attendant que puisse être mise sur pied une organisation des forces qui tiennent mieux compte tout à la fois d'une part, des méthodes de combat telles qu'elles résultent des expériences de la dernière guerre, d'autre part, des possibilités opératives et tactiques que donne la perspective d'un emploi militaire de l'arme nucléaire.

On peut s'étonner de ce que, prétendant parler de la guerre de demain, je passe sous silence le rôle, voire le sort des populations ; en effet, n'est-ce pas là le point noir, le point crucial lorsqu'on tourne ses regards vers l'avenir? Et la guerre de demain ne sera-t-elle pas totale, en ce sens que rien ne restera debout de ce que notre monde a édifié au cours des siècles, en ce sens aussi qu'elle exterminera ou déracinera les peuples? Aborder cette question qui me paraît être avant tout du ressort de la politique, c'eût été sortir du cadre strictement militaire que je me suis fixé. Certes, nous ne pouvons ignorer cet aspect, possible, de la guerre et nous devons prendre en considération, dans nos calculs et nos dispositions, ses nombreuses, complexes et douloureuses incidences. Il importe, toutefois, de multiplier nos efforts en vue d'une humanisation de la guerre, si l'on peut dire, par quoi j'entends qu'il nous appartient de faire ce qui est en notre pouvoir pour que la guerre redevienne l'affaire des corps de bataille, la lutte des gros bataillons. Est-ce possible? — Je crois que oui. Dans cette direction vont indiscutablement les efforts des chefs d'Etat responsables, à cette fin aussi tendent les efforts inlassables du CICR : l'abolition de la guerre indiscriminée, le retour à la guerre des armées. Alors grandit aussi à nouveau le rôle de l'armée, alors reprennent toute leur valeur les sacrifices de

temps et d'argent qu'un peuple consent pour elle ; mais, à vrai dire, ces sacrifices sont-ils jamais vains? Quelles que soient les formes que prendrait un conflit futur, je crois qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper, que tant que l'armée sera là, vivante et à la hauteur de sa tâche propre, *l'espoir*, je ne dis pas d'être épargné mais de survivre, sera donné et justifié. Et tant que cet espoir subsiste, nous subsisterons — parce que c'est toujours le même être moral, l'homme, qui livre la bataille.

Major JEAN-CH. SCHMIDT

Les missions de la DCA dans les différentes phases de la bataille

Nos directives pour l'engagement des troupes de défense contre avions ont été élaborées après la deuxième guerre mondiale sur la base des expériences faites dans les différentes armées belligérantes. Les principes d'engagement ont été repris ensuite par les « Prescriptions générales pour la conduite des troupes », au vu de l'évolution de l'arme aérienne. Nous nous proposons de comparer ces principes à ceux de l'armée française, dont la dernière édition du règlement est plus récente encore, en examinant les missions de la DCA dans les différentes phases de la bataille.

Nous verrons si notre organisation répond à ce que l'on attend d'elle ou dans quelle mesure elle pourrait éventuellement être améliorée. En tenant compte autant que possible des habitudes de l'ennemi et de son comportement, nous essaierons de donner quelques indications générales quant à l'ordre d'urgence dans lequel les besoins de protection DCA doivent être satisfaits au cours de l'engagement.